

Cécile Lemieux, artiste du terroir. Une exposition présentée au Musée François-Pilote de La Pocatière, du 22 juin au 11 octobre 2011. Une réalisation de CHARLOTTE et MARIE LEMIEUX ; photos du catalogue d'exposition : JEAN-RENÉ JEFFREY

Judith Douville

Volume 10, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013576ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1013576ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Douville, J. (2012). Compte rendu de [*Cécile Lemieux, artiste du terroir. Une exposition présentée au Musée François-Pilote de La Pocatière, du 22 juin au 11 octobre 2011. Une réalisation de CHARLOTTE et MARIE LEMIEUX ; photos du catalogue d'exposition : JEAN-RENÉ JEFFREY*]. *Rabaska*, 10, 302–305.
<https://doi.org/10.7202/1013576ar>

Musées et expositions

Cécile Lemieux, artiste du terroir. Une exposition présentée au Musée François-Pilote de La Pocatière, du 22 juin au 11 octobre 2011. Une réalisation de CHARLOTTE et MARIE LEMIEUX ; photos du catalogue d'exposition : JEAN-RENÉ JEFFREY.

Le Musée François-Pilote, créé en 1974, s'identifie désormais en tant que musée de l'agriculture et de l'alimentation. Il porte, d'ailleurs, le nom du fondateur de la première école d'agriculture du Canada fondée à Sainte-Anne-de-la-Pocatière en 1859. Le musée est évidemment lié au patrimoine agricole de sa région. Ses collections montrent aussi les traces de sa vocation première, soit d'être un musée de collège classique pendant plus de 175 ans. Il présente inévitablement des artefacts pertinents à de nombreuses sciences, des souvenirs de voyages et des dons personnels d'objets intégrés, tant bien que mal, aux collections.

Le Musée François-Pilote s'identifiant clairement à la mission de musée de l'agriculture et de l'alimentation, le choix de l'exposition temporaire *Cécile Lemieux, artiste du terroir* s'arrime parfaitement à ses objectifs. La vie de l'artiste fut étroitement liée, par l'entremise de l'École des arts domestiques, au quotidien des femmes d'agriculteurs faisant partie des Cercles de fermières fondés au Québec en 1915 par deux agronomes, Georges Bouchard et Alphonse Désilet.

Dès le premier coup d'œil, l'exposition s'annonce différente de ce que le visiteur a l'habitude de voir au Musée François-Pilote : pas de reconstitution, pas de diorama. S'offre aux visiteurs une présentation épurée et invitante. Cécile Lemieux, dans la force de l'âge, nous accueille à l'entrée de la salle. De pied en cap, sa représentation et le titre de l'exposition dévoilent une partie de sa personnalité et de sa carrière.

Cécile Lemieux est née en 1905 au sein d'une famille nombreuse de son temps, dont elle est la quatrième de neuf enfants. On devine que les Lemieux faisaient partie des gens mieux nantis de la Basse-Ville de Québec ; le père y était commerçant. Lors de l'épidémie de grippe espagnole, en 1918, les parents confient leurs filles au couvent de Deschambault. C'est en ces lieux

que Cécile, adolescente de 13 ans qui s'ennuie particulièrement surtout lorsqu'on l'envoie réfléchir seule, découvre sa passion pour le dessin. Son talent est suffisamment significatif pour que son père l'inscrive à des cours de dessin.

La naissance de Lemieux à l'art et aux nombreux médiums artistiques se fait quasi simultanément avec l'avènement des écoles de beaux-arts. Le secrétaire de la province, Louis-Athanase David, fonde en 1921 ces écoles. En octobre 1922, l'École des beaux-arts de Québec accueille les premiers élèves, soit quelques mois avant celle de Montréal. Le premier directeur de l'école de Québec, Jean Bailleuil, guide les professeurs et étudiants vers un double objectif : répandre la connaissance de l'art et développer le goût du beau, et préparer des artisans, des hommes de profession, des artistes qui trouvent dans leur formation spécialisée, les moyens de gagner honorablement leur vie.

Cécile Lemieux fera son entrée aux Beaux-Arts de sa ville natale en 1923 ; elle est âgée de 18 ans. C'est preuve que Lemieux est une jeune fille déterminée et que ses parents ont l'esprit ouvert. En effet, l'École des beaux-arts, qui est laïque, fait jaser dans une société où le clergé contrôle la vie non seulement spirituelle, mais intellectuelle et sociale. Des récits de nos contemporains témoignent de jeunes femmes désireuses de « faire les Beaux-Arts ». Toutefois, plusieurs ont fait le deuil de leur rêve pour obéir à des parents qui considéraient cet établissement trop avant-gardiste.

La carrière artistique de Cécile Lemieux débutera avec l'établissement d'une autre grande école qui marquera l'histoire du Québec. En 1929, lorsque Cécile Lemieux obtient son diplôme, la production textile, particulièrement, amorce une renaissance s'expliquant par des considérations à caractère culturel, idéologique et économique, dont la Crise de 1929 qui est suivie d'une vague de colonisation. Le ministère de l'Agriculture autorise la fondation de l'École des arts domestiques de Québec dirigée par Oscar A. Bériau. Cette école forme des enseignantes et des techniciennes pour les écoles ménagères. Outre le gouvernement, les Cercles de fermières, le clergé et les communautés religieuses féminines soutiennent l'enseignement des arts domestiques. Des cours n'exigeant aucune formation minimale sont offerts aux Québécoises de tout âge et de tout milieu. Cette formation vise à compléter l'éducation familiale, tout particulièrement celle des fermières et des ouvrières. Ces cours constituent les prémices de l'éducation aux adultes.

Les talents artistiques de Cécile Lemieux lui font rallier les rangs de l'équipe qui entourera Bériau. Ainsi, on peut imaginer que Cécile Lemieux et Émilie Chamard, tisserande et commerçante de Saint-Jean-Port-Joli, se sont connues. Et pour cause, Émilie Chamard est également recrutée par l'École

des arts domestiques dès sa fondation. Elle enseigne dans tous les villages de colonisation et dans les Cercles de fermières du Québec. (cf. l'exposition virtuelle : *Émélie Chamard, femme d'avant-garde* : www.museevirtuel.ca). Simultanément, la tâche principale de Cécile Lemieux est de parcourir la province pour peindre des scènes de ces mêmes villages qui serviront de motifs à d'éventuels travaux enseignés dans le cadre des arts domestiques. Le but est de permettre aux artisanes fermières de se reconnaître dans les motifs des œuvres qu'elles apprendront à réaliser. Elle transférera sur papier quadrillé, entre autres, ses dessins qui seront reproduits sur des tapis crochetés, des étoffes tissées ou d'autres types d'artisanats destinés à embellir l'intérieur des foyers québécois. Pour qui se souvient des modèles de broderies sur papier à transférer au fer chaud, les dessins naïfs de fleurs, d'animaux ou de personnages de Cécile Lemieux ne sont pas étrangers.

Lemieux semble être « entrée » dans le monde des arts populaires comme les femmes de son époque « entraient » en religion. Jusqu'à la fin des années 1960, elle fait ce travail qui lui demande d'être artiste, conceptrice et enseignante. Elle participe de plus à la préparation et au jugement d'expositions tant locales que provinciales de Cercles de fermières. Un calcul rapide révèle qu'elle cesse de travailler vers 65 ans. Toutefois, une artiste aussi passionnée que celle qu'on nous dépeint peut-elle cesser toute création du jour au lendemain ? Qu'a-t-elle fait, du point de vue artistique, après ? Est-ce la mort qui a subitement mis fin à sa passion pour les arts ?

L'exposition est communicationnelle. Sa présentation s'oriente vers la découverte et la compréhension plutôt que vers l'acquisition de connaissances. Le thème est divisé en sous-thèmes qui sont présentés en îlots et n'imposent pas strictement un cheminement séquentiel. Passé le texte d'introduction, qui fait un survol de la situation socio-économique du Québec que Cécile Lemieux a connue, et une courte biographie, le parcours est donc souple. Des textes informatifs reviennent au début de chacun des sous-thèmes qui sont : *L'École des Beaux-Arts de Québec*, *Les premiers travaux*, *De l'École des Beaux-Arts à l'École des arts domestiques*, *Les huiles*, *Les aquarelles*, *Enjoliver la vie quotidienne* et *Cent fois sur le métier*. C'est beaucoup de lecture, surtout dans un contexte de visite familiale et, malheureusement, il y a des coquilles dans les textes. Un catalogue de l'exposition au graphisme magnifique est proposé timidement. Il fait plaisir d'y retrouver des photos des œuvres de Cécile Lemieux, sans les reflets des lumières de la salle. Le catalogue ne donne pas d'informations complémentaires pour rassasier l'appétit ouvert en cours d'exposition. Ce sont les textes informatifs de l'exposition, avec les mêmes coquilles.

Cécile Lemieux a touché à de nombreuses techniques décoratives, et ce, avec un talent appréciable. Ses fusains, huiles, aquarelles et gouaches

rappellent ce que les femmes de la première moitié du xx^e siècle ont appris majoritairement auprès des religieuses. Les broderies, pyrogravures, marqueteries et cuirs repoussés remémorent des objets que nos parents possédaient pour les avoir confectionnés ou reçus en cadeau. Ces œuvres à la hauteur de chaque artisan représentaient souvent le seul loisir possible, lorsqu'elles n'étaient pas une nécessité. Les pièces les plus impressionnantes de cette exposition sont les estampes et leur cuivre gravé réalisés alors que Cécile Lemieux était encore aux Beaux-Arts. Il faut souligner l'idée géniale d'avoir conservé tous ces artefacts témoins d'une carrière dans un état exceptionnel et d'en transmettre les multiples messages dont ils sont porteurs.

« *Cécile Lemieux, artiste du terroir* » fut un moment agréable au cours duquel les visiteurs furent conduits, selon l'âge, soit dans leurs souvenirs, soit au cœur d'une époque à découvrir pour apprécier pleinement toutes les dimensions de la démarche personnelle et artistique de cette femme.

JUDITH DOUVILLE
Saint-Jean-Port-Joli